

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# ARCADIE

# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

146

treizième année

février 1966

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger .....	50 F	25 F

Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F  
Abonnement d'Honneur : 100 F  
Le numéro : 3,50 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS  
Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1966

## SOMMAIRE

- Le jeune homophile, par ANDRÉ BAUDRY ..... 57
- Après le Concile, par ROBERT AMAR ..... 63
- Le pèlerinage interdit, par GEORGES PORTAL ..... 70
- De la physiologie de l'instinct sexuel à la psychanalyse,  
par HENRI STUDA ..... 80
- Simple transition, par ROGER FOUCHER ..... 88
- L'homophile chez les Incas ..... 92
- Epiphanies, poème de MAURICE BERCY ..... 56
- LIVRES :
- Le faiseur des rêves, de Michel del CASTILLO ..... 95
- Cité de la nuit, de Joh RECHY ..... 98
- Le soleil des dortoirs, de Roger RABINIAUX ..... 100

## A R C A D I E

## ÉPIPHANIES

*L'un de vous m'apparut dans cette grande rue  
Où j'allais seul un soir d'été;  
Il avait à peu près mon âge, et moi sa vue  
Me fit rentrer désespéré.*

*Le ciel me l'envoyait aussi pour mon salut  
Celui que je vis au café;  
Il avait le même âge, et moi cinq ans de plus;  
L'aborder je n'ai pas osé.*

*L'autre au fond d'une auto je ne l'ai qu'aperçu;  
Son regard sur moi s'est posé;  
Il avait le même âge, et moi dix ans de plus :  
J'étais un peu désabusé.*

\*\*

*Les trésors les plus chers, ma mémoire les perd  
Aussitôt qu'on les lui confie;  
Les yeux, le teint, les traits, le visage et votre air,  
Il a fallu qu'elle l'oublie.*

*Je les vis un peu vite il est vrai, et d'ailleurs  
L'amour n'est pas observateur;  
Quant au son de vos noms, de vos voix, de vos cœurs,  
L'entendre je n'en eus pas l'heur.*

*Je ne sais rien de vous, inconnus vous restez;  
Comment faut-il vous appeler?  
Je ne sais rien de vous, et j'ai même oublié  
Ce qui m'avait tant fait rêver.*

*Il ne me reste ainsi qu'un vague souvenir  
De vertiges évanouis;  
Nos plus tendres émois s'en vont toujours finir  
Sur les rivages de l'oubli.*

(suite page 62)

## LE JEUNE HOMOPHILE

par ANDRÉ BAUDRY.

*Les Amitiés particulières* de Roger Peyrefitte, *l'Age d'Or* de Pierre Herbat, *la Mauvaise fièvre* de Maurice Simon, *Que passe le vent d'avril* de Jean Busson, *Marc de Michel Prigny*, *On ne brûle pas l'eau* de Michelle SABINE, et combien d'autres encore, pour ne citer que les romans de ces dernières années, ont décrit, analysé, jugé les amours d'adolescents, que ce soit dans des collèges catholiques, chez les scouts, dans un orphelinat, au lycée.

Mais, en général, la littérature s'est contentée de ces milieux fermés, qui se ressemblent beaucoup, et s'est plus appesantie sur le jeune adolescent de quatorze ans, que sur le grand adolescent de dix-sept ans.

Et on peut encore ajouter qu'il n'est pas certain que plusieurs de ces héros romanesques soient homophiles, on peut très valablement supposer, pour plusieurs d'entre eux, une vie hétérophile normale dès qu'ils seront jetés dans la vie courante.

Le Jeune homophile ouvrier, apprenti, rural, n'a pas retenu l'attention de nos romanciers.

Et pourtant, nous le savons, et j'espère, avec nous, sociologues et moralistes, il y a de nombreux jeunes homophiles dans tous les milieux sociaux. Ce n'est pas le collège qui crée l'homophilie, s'il facilite l'éclosion d'« amitiés particulières ».

Et c'est bien pourquoi il y a de jeunes homophiles à l'usine, au bureau, dans le magasin, dans les champs, issus de familles diverses, riches ou pauvres, pieuses ou sectaires, nombreuse progéniture ou fils unique, parents vivants (C'est à préciser puisque certains « médecins » ne nous font éclore que là où il y a désunion ou mère veuve...).

Ajoutons encore : grandes villes ou petites bourgades.

N'en déplaise à beaucoup, ce n'est pas l'exemple qui fait devenir homophile. Ce n'est pas la fréquentation d'un homophile plus âgé qui crée l'homophilie chez le cadet.

Est-il même besoin de dire que des milliers d'homophiles pourraient raconter leur vie adolescente, jusqu'au service militaire certains, dans de petites villes, où ils n'ont jamais connu un seul homophile, et déjà, au plus profond d'eux-mêmes, ils se sentaient homophiles (il fut une époque, chez certains, sans même connaître le mot d'homosexualité) ?

Ils ont été assez brusqués, gourmandés, vilipendés, critiqués, blessés, par tout leur entourage parce qu'ils ne fréquentaient pas les filles, et souvent même parce qu'ils n'avaient pas de camarades garçons de leur âge.

Déjà le problème de la solitude !

Et me voici au cœur de cette réflexion sur le jeune homophile.

Souvenons-nous ! Combien sommes-nous ? Une multitude...

N'allons pas même chercher des souvenirs du premier âge, encore que certains puissent fournir des faits très précis qui remontent à leur six ou sept ans... Mais les premières curiosités, les premiers émois, les premières palpitations, les premiers regards, les premiers désirs, les premiers troubles, les premiers renoncements, les premiers refoulements, les premières extases, les premiers mensonges, les premiers espoirs : quoi, tout l'être, ce qu'il a de plus éthéré, ce qu'il a de plus charnel, totalement orienté vers l'alter ego.

Et seul !

A qui se confier ? Vers qui se libérer ?

Parents ? Maîtres ? Prêtres ? Médecins ? Frères plus âgés ?... A celui qui est déjà admiré, désiré, aimé ? Allons donc !

On se croit exemplaire unique, malade, damné.

On doit porter cette croix seul, on se recroqueville, on fait du délire intérieur, on se meurt d'amour, on rêve, on attend, on n'espère plus, on dit : « Quand je serai plus grand, quand je serai majeur, quand j'irai à la ville, quand je quitterai mes parents, quand je serai sollicité... ».

Et le temps passe.

D'où, déjà, ce qui a souvent été dit, ce goût des homophiles pour une vie d'introspection. D'où, ce qui a été

souvent dit aussi, ces vocations mystiques, ces vocations religieuses. Ou cette orientation vers l'armée.

Car, si on souffre de la solitude, atrocement, c'est encore avec sa chère solitude qu'on est le mieux : on peut se parler, se regarder, s'examiner, et ne point se mentir ; on peut exposer à nu ses fous désirs, ces étreintes désirées et impossibles...

Car parfois, souvent, on rejettera même l'expérience physique offerte par un camarade plus audacieux, plus déluré, plus lubrique. On en a peur.

On sent confusément que ce ne sera pas « ça » !

Car tout en le désirant violemment, en le créant avec quelle débordante imagination, rêves de nuits et rêves de jour, on sait que ce contact ne sera pas une fusion des corps et des âmes, puisque l'autre ne l'accomplira que pour se soulager, pour s'amuser, pour faire ce que les grands font et défendent.

Car ce jeune homophile, très souvent, plus que le jeune hétérophile, accorde plus au cœur qu'aux sens, il est un peu romantique, l'idée qu'il se fait de ces choses est très différente pour lui, c'est une entrée dans la vie, c'est une consécration, c'est une sublimation, et la volupté physique qu'il découvrira alors ne sera pleine et totale que s'il y a communion des cœurs, des âmes. Il veut tout ou rien.

Des occasions passeront, ils les regrettera aussitôt passées, il se mordra les doigts de désespoir, il se qualifiera de fou, d'imbécile, d'inadapté, de malade, de « vraiment pas comme les autres » ; elles reviendront, et il passera souvent un long temps avant qu'il n'y succombe.

Il souffre de sa solitude. Il a peur de sa solitude. Il affectionne sa solitude.

Et déjà — Oh, comme ce sera tragique pour sa vie d'homme — il se bâtit son modèle d'amant. C'est parfois tel garçon ou tel homme qu'il connaît dans le village, dans le quartier, à l'usine, au bureau, au centre d'apprentissage, c'est souvent une reconstruction de plusieurs de ceux qu'ils voient et qui le troublent... Il se bâtit un modèle, et souvent ce modèle le suivra toute sa vie, d'où ces difficultés quasi insurmontables, plus tard, pour se fixer, se stabiliser.

Et comme déjà, inévitablement, il a ses habitudes sexuelles personnelles, c'est ce personnage qui hante ses rêves, c'est avec ce personnage qu'il renouvelle son plaisir solitaire.

Ce peut devenir une obsession. D'où ces nombreuses dépressions nerveuses. Pour d'autres ces échecs successifs dans la vie professionnelle.

Trop de forces vives sont employées à résoudre ce problème personnel. A le résoudre seul, en cachette, par des réflexions qui n'avancent pas, ou par des livres que ne disent pas tout, ou par des jugements et des réflexions entendus ici et là et qui font quel mal!

C'est pourquoi — cela n'étonnera nullement ceux qui connaissent vraiment les homophiles, qui ne se contentent pas de rapport Kinsey ou d'élucubrations de psychanalystes ou de moralistes — beaucoup d'homophiles arrivent à l'âge d'homme, service militaire accompli même, sans avoir encore jamais eu de rapport sexuel avec un partenaire.

Ce qui signifie encore, et on ne me démentira pas, que tant d'homophiles aient des difficultés dans leur vie amoureuse.

Ou bien, certes, il y a la rencontre fortuite ou la rencontre provoquée. Le jeune homophile veut connaître, veut éprouver, veut sa part. Il a perdu sa timidité, il se galvanise, il part à la recherche, il veut conquérir. Et souvent alors c'est le début d'une vie qui sera faite de gaspillage, de perte de temps, d'aventures succédant aux aventures, plaisirs nombreux mais jamais complets, souvent frelatés.

C'est aussi parfois — souvenons-nous de l'admirable roman « *Jean-Paul* » — le début d'habitudes qui engendreront combien de drames, de catastrophes, qui conduiront sur les bancs de la correctionnelle.

Ah, on aura découvert, connu..., mais découvert et connu, quoi?

Et nous retrouvons dans un cas comme dans l'autre, le même résultat : une adolescence, une vie de jeune homme, difficile, incomplète, torturée, tirillée, qui ne donne pas son plein dans le domaine intellectuel, professionnel, affectif. Une vie écartelée.

La société entièrement responsable. Cette société qui condamnera. Cette société qui se croit tout permis.

Cette société est basée sur l'hypocrisie, le mensonge. En tout, essentiellement dans le domaine des mœurs. Totalemment en ce qui concerne l'homophilie.

Une société qui poursuivra au nom de la loi ce jeune homophile en flagrant délit, sans se soucier un instant de la raison pour laquelle il est allé là!

Une religion qui le jette aux enfers, et qui refuse de s'intéresser à son cas.

Des parents, des amis, des employeurs, des voisins, qui lui ferment la porte au nez, devenu en un instant la honte de tous.

Le jeune homophile le sait. S'il l'ignore de façon intellectuelle, il le sent. Il s'en doute. Et il craint, il est paralysé... ou il jette ces idiotes conventions, il se lance, il se blesse, il en meurt... ou il se relance et se relance, fou, pour oublier, mais vivre, vivre quand même, vivre contre les lois, contre l'imbécillité et la méchanceté et l'hypocrisie des hommes, vivre dans la vérité de son cœur et de sa chair.

Qui, ah oui, qui, pharisiens, pourrait lui jeter la pierre?

Qui? Mais tous ces misérables adultes qui ont oublié leur propre adolescence, homophile ou hétérophile, qui veulent se donner une façade de vertu.

Et c'est ainsi, jeune homophile, mon ami, si vous me lisez un jour, qu'*Arcadie* a aussi voulu naître et vivre... pour vous, pour que vous soyez moins seul, pour qu'il y ait une bouée de sauvetage, pour qu'auprès d'elle, sagement, virilement, vous appreniez les rites de la vie homophile.

Elle sait bien que cette même hypocrisie ne lui permet pas officiellement de s'intéresser à vous, de vous entendre déverser le trop plein de votre cœur, de vous conseiller pour une vie homophile équilibrée, épanouie, heureuse, de vous donner un temps la main pour vos premiers pas dans cette existence qui vaut n'importe quelle existence.

Mais elle sait que le hasard ou la chance ont leur part dans toutes les destinées humaines, et ces lignes ne parviendront qu'à vous seul, un seul parmi des milliers, elle aurait bien œuvré, puisque vous saurez construire votre vie d'homme.

Car c'est seulement cela *Arcadie* : faire de tous les homophiles des hommes dignes, respectés de tous, à côté des autres.

Cher jeune homophile de l'an 2000, d'un peu avant, d'un peu après, vous n'aurez peut-être plus besoin d'*Arcadie*?, vous songerez du moins qu'au milieu de ce siècle, dans quelle tourmente, dans quelle transformation, il y a eu une petite poignée d'hommes qui ont voulu faire prendre conscience à leurs contemporains de cet éternel problème : aimer comme l'on veut.

Et si vous aimez librement, ayez une pensée pour nous... nous voulons croire que nous y sommes pour quelque chose.

Jeunes homophiles de 1966, faisons en sorte que ce jour soit proche.

ANDRÉ BAUDRY.

---

---

## ÉPIPHANIES (suite)

*Des grands cieus lumineux vives apparitions  
Ouvrez la porte aux bienheureux;  
Brillait comme un soleil au front de ces garçons  
Le mystérieux signe des dieux.*

*Brilleraient-ils encore aujourd'hui vos rayons,  
Et vous aurais-je aimé longtemps?  
Les auréoles d'or, les prestiges s'en vont  
Et s'effacent avec le temps.*

*Je m'ennuierais peut-être avec vous à présent,  
Connaissant vos secrets penchants;  
Toute approche est mortelle aux délicats amants  
Et fane les fleurs du printemps.*

\*  
\*\*

*Et moi pourtant je sens des brisures profondes,  
Et quoi que j'en aie dit c'est vous mes vrais amours.  
Loin de durer toujours les vrais amours sont courts;  
Les amours les plus grands sont de quelques secondes.*

MAURICE BERCY.

## APRÈS LE CONCILE

par ROBERT AMAR.

Ouvrir un dialogue avec le monde moderne et préparer les voies à l'unité des chrétiens, telles fut la double idée de Jean XXIII en convoquant un concile — le vingt-et-unième de l'histoire de l'Église —. La décision prise et annoncée le 25 janvier 1959, tout était à faire : qualité des participants, sujets à traiter, organisation du travail, règlement des séances et des votes, publicité des débats, etc...

C'est dans l'optique du Pape qu'œuvra Vatican II tout au long des quarante-cinq mois de sa préparation, de ses quatre sessions et de ses laborieuses intersessions. Malgré ses lacunes et ses silences, il a fait beaucoup dans un temps record : profondes réformes dans le gouvernement de l'Église, définition du rôle du clergé et du laïc, établissement des relations entre Rome et les autres églises chrétiennes (dont la levée des excommunications réciproques entre Rome et Constantinople marque un prélude que nul n'aurait pu prévoir).

Surtout, il a ouvert le dialogue avec tout un univers qui voyait, dans le Catholicisme, une survivance sclérosée du passé, un symbole d'obscurantisme et de conservatisme. Il n'a finalement condamné personne et a été volontairement optimiste.

Serait-il question de l'homophilie — qui aurait trouvé sa place dans le Schéma XIII concernant le mariage et les mœurs — on pouvait se le demander. Bien sûr, une condamnation eût-elle été à contre-courant de l'esprit nouveau manifesté par les pères conciliaires mais un vote ne pouvait-il être arraché par surprise, au terme de manœuvres de telle de ces éminences dont l'Inquisition aurait pu se glorifier?

Cela ne fut pas. A l'opposé, il eût été vain et puéril de penser qu'on aurait mis des coussins sous les genoux des

homophiles avant que soit entreprise la longue et difficile réforme de la théologie morale sur leur état qui viole le précepte de chasteté. D'ailleurs ce n'est pas ce que nous réclamons. Comme le disait une haute personnalité mitrée : le Concile s'efforce de mieux comprendre les besoins des hommes mais ce n'est pas pour leur distribuer des sucres d'orge.

\*\*

Ce que nous voulons ? C'est, pour reprendre le titre de l'ouvrage magistral de l'Abbé Marc Oraison, publié avec l'autorisation religieuse, *Une morale pour notre temps*. Nous en avons déjà dégagé les lignes de force (*Arcadie*, n° 137), mais il convient, ici, d'en souligner certaines données; nous verrons ensuite quelles perspectives nous ouvre le Concile.

Il n'y a pas de péchés mais des pécheurs, non une spiritualité abstraite mais des âmes vivantes, conditionnées par la psychologie et la physiologie. La charité et la justice obligent à tenir compte de tout. Les réalités sont : la politique de l'autruche et le mouchoir de Tartuffe n'y changeront rien.

La sexologie est une science récente; elle a été laissée dans l'ombre en raison d'un tabou hérité d'un autre âge. Or, la sexualité est une des réalités les plus essentielles de l'être humain; elle fournit la connaissance concrète de l'homme dans ce qu'il a de plus intime et de plus impérieux. Si les forces inconscientes jouent en nous un rôle considérable, que reste-t-il de notre liberté et de notre responsabilité? Le prêtre, pour diriger les âmes, ne peut se fier à des notions empiriques mais doit se mettre au courant des acquisitions de la psychologie.

Pourtant, les traités de théologie morale en usage sont légalistes, juridiques et casuistiques; ils ne laissent pas de place à l'étude du donné subjectif, s'en tenant à une psychologie schématique et superficielle. Or, on ne peut plus négliger les découvertes qui éclairent l'aspect subjectif de la morale sexuelle et qui font que l'homme est plus déterminé qu'on ne le pensait jadis.

Il faut faire une distinction entre le péché matériel et le péché formel; l'étude de l'objet de la loi morale a détourné l'attention du sujet de cette loi, c'est-à-dire de l'homme concret et de ses composantes réelles. Pour qu'il y

ait péché mortel formel, il faut — c'est la doctrine classique de l'Eglise — une matière grave, une pleine connaissance et une pleine liberté; de là découle qu'un péché mortel formel, commis par un individu concret, est un événement rare.

L'erreur de l'enseignement moral traditionnel en matière de sexualité est de considérer de manière sous-entendue que tout être humain est en pleine possession de lui-même (D'ailleurs, il y a au monde quelque chose de beaucoup plus précieux que la chasteté, si l'on en croit le Christ lui-même, et c'est la charité fraternelle : *Mathieu* 22/34, *Luc* 10/25, *Marc* 12/28).

L'homosexualité est la chose la plus difficile à juger dans sa réalité objective et surtout dans ses réalisations subjectives; or, elle est à l'origine des drames personnels les plus poignants, continuels et d'une cruauté particulièrement gratuite. André Baudry l'a montré dans sa remarquable étude consacrée à l'homophile catholique (*Arcadie*, n° 142), dont le retentissement est grand.

Un examen des données expérimentales, une intelligence charitable, une objectivité scientifique sont nécessaires au clergé. La morale doit refléter ces exigences. Sans doute une si grave méconnaissance, pour courante qu'elle soit, n'est pas générale.

C'est d'un monastère bénédictin que me parvient, tandis que j'écris ces pages, le message suivant; je m'en voudrais de le garder pour moi seul : « Le Seigneur, infiniment bon, ne condamne personne, comprend et pardonne car il sait comment nous sommes faits; n'est-il pas notre créateur et notre maître? Lui qui s'est révélé d'abord, après la Résurrection, à Madeleine, la plus grande des pécheresses de tous les temps, parce qu'elle a beaucoup aimé; même si son corps la faisait dévier, son cœur cherchait, en fait, à aimer l'infinie présence de l'Amour à travers des corps passagers. Nous, c'est pareil. Il lui a donné peu à peu la grâce de monter, de transcender, sans anéantir le moins du monde le créé. Ainsi, nous aussi, nous nous acheminons vers l'Amour. Quand les brumes de la solitude nous envahissent ou que le tunnel se fait long, humide, étroit (c'est notre genre de croix à nous), la petite lumière, parfois imperceptible, au fond de notre être, qu'est l'espérance nous attire irrésistiblement et nous fait respirer. Rien, absolument rien n'est perdu car, même si nous devons mourir

à cet instant même, abandonné, seul, dans le noir absolu du créé, toute notre âme (qui à la forme de notre corps) s'offre et se dégage vers la rencontre de l'Éternel. Aussi, dans les phases dépressives — au creux de la vague —, c'est là que nous accomplissons un acte de rédemption, sans le savoir, à ce moment précis; il suffit de l'avoir offert une fois pour toutes au départ et Dieu fait le reste ».

\*  
\*\*

La morale catholique a fait l'objet de critiques vigoureuses au cours de la troisième session du Concile et cela est d'autant plus remarquable que les évêques étaient d'un âge assez avancé et que leur genre de vie n'est guère proche des réalités quotidiennes.

C'est le Cardinal Léger qui affirme : « Notre morale n'est ni principalement ni pleinement chrétienne ». Et le coadjuteur de Strasbourg, Mgr Elchinger : « Il faut corriger l'impérialisme dogmatique qui nous fait trancher de tous les problèmes même sans toujours les connaître; Galilée n'a jamais été officiellement réhabilité! Prenons des mesures pour éviter des erreurs de ce genre. Ne soyons pas rétrospectifs mais prospectifs ».

Avec Mgr Mendez, évêque de Cuernavaca, fort d'une expérience psychanalytique d'un monastère bénédictin du Mexique, c'est Freud qui fait son entrée sous les voûtes de Saint-Pierre. Pas un mot prononcé sur la psychanalyse lors de la discussion du Schéma XIII remarque-t-il.

« Silence étonnant et qui me paraît inexplicable, a-t-il déclaré en substance. Notre texte prend en considération la mutation du monde sous tous ses aspects : révolution scientifique, technique économique, etc... Pourquoi ne souffle-t-il mot de la révolution psychanalytique liée de si près au conditionnement de la foi. Sans doute, la psychanalyse n'est-elle pas parvenue à sa pleine maturité et son utilisation ne va-t-elle pas sans des périls qu'il faut mesurer. Mais c'est une science digne de ce nom. La découverte de Sigmund Freud est géniale au même titre que celle de Copernic ou de Darwin. Que nous le voulions ou non, il faut la prendre en considération, car l'inconscient habite chacun de nous, il conditionne toutes les activités humaines, culturelles, politiques, économiques, religieuses et pastorales.

« Le dogmatisme anti-chrétien de certains analystes a conduit l'Église à prendre des positions qui font songer à l'affaire Galilée. Ces interventions défiantes et qui sont restées à l'extérieur du sujet n'ont exercé aucune influence sur ce domaine. Il est temps de passer au dialogue. »

Le voyage de Paul VI à l'O.N.U., qui a voulu aller au devant de toutes les nations, reliant par sa personne les deux assemblées universelles siégeant à des milliers de kilomètres, l'assemblée politique des peuples et l'assemblée spirituelle de l'Église, nous est un motif d'espérance : les homophiles catholiques seraient-ils moins bien traités que les païens auxquels il a été porté le témoignage de sa sollicitude? Mais il y a plus.

La veille de la clôture du Concile, le pape a déclaré : « Jamais, peut-être comme en cette occasion, l'Église n'a éprouvé le besoin de connaître, d'approcher, de comprendre, de servir la société qui l'entoure », et cela « au point de faire naître chez certains le sentiment qu'un excès de tolérance ait prévalu au détriment de la fidélité à la tradition. La règle de notre Concile a été avant tout la charité : la vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile. Dans l'humanité, il a considéré l'éternel et double visage de l'homme, sa misère et sa grandeur, mais il s'est arrêté bien plus à l'aspect heureux de l'homme qu'à son aspect malheureux.

« Des erreurs ont été dénoncées, oui, parce que c'est l'exigence de la charité comme de la vérité, mais à l'adresse des personnes, il n'y eut que rappel, respect et amour. Le Concile a pris la voix familière et amie de la charité pastorale. Il a désiré se faire écouter et comprendre de tous les hommes. Car toute la richesse doctrinale de l'Église ne vise qu'à une seule chose : servir l'homme. La religion catholique et la vie humaine réaffirment ainsi leur alliance, leur convergence.

« A travers le visage de tout homme — spécialement lorsque les larmes et les souffrances l'ont rendu plus transparent — nous pouvons et devons reconnaître le visage du Christ. »

Discours dira-t-on : autant en emporte le vent! S'agissant de Paul VI, qui a prouvé sa ténacité réalisatrice, ce serait une erreur que de penser ainsi. C'est pourquoi il faut lire, comme la promesse d'actes qui suivront, ce passage de l'homélie qu'il prononça le 8 décembre 1965, lors de la

clôture du Concile : « Notre salut s'adresse aussi bien à ceux qui l'accueillent qu'à ceux qui ne l'accueillent pas : il résonne avec instance à l'oreille de tout homme. En principe personne ne peut ne pas être atteint à partir de ce centre catholique romain. En principe tous les hommes peuvent et doivent être atteints. Pour l'Eglise catholique personne n'est étranger, personne n'est exclu, personne n'est lointain. Chacun de ceux à qui s'adresse notre salut est un appelé, un invité et, en un certain sens, un présent.

« Que le cœur de celui qui aime le dise : chaque être aimé est présent, et Nous, spécialement en ce moment, en vertu de notre mandat universel, pastoral et apostolique, nous aimons tous les hommes. »

Pour nous, homophiles, les éléments d'un bilan positif du Concile ne manquent pas; encore qu'il ne s'agisse pas directement de nous, ces éléments ne manqueront pas d'avoir une influence favorable — par la suite — sur l'étude de nos problèmes qu'il faudra bien entreprendre.

L'Eglise est apparue plus soucieuse de chercher des vérités nouvelles que d'affirmer ses droits et ses privilèges et de brandir anathèmes et condamnations comme une petite minorité l'aurait souhaité. Elle a opté non pour l'esprit légaliste de l'Ancien Testament mais pour l'esprit de liberté de l'Evangile.

Le Juifs ont reçu justice; avec les athées eux-mêmes, un début de dialogue est noué. La théologie conceptualiste de type scolastique a vécu; sur ses ruines une théologie personnaliste s'élèvera.

La vérité n'est plus considérée comme une chose inanimée que l'on possède mais comme le mystère d'une personne vivante, dont l'Homme-Dieu est le centre. Du même coup, les dogmes et les institutions ne sont plus considérées comme des fins mais comme des moyens.

L'individualisme a cédé le pas à une vision communautaire des réalités humaines.

Une nouvelle anthropologie est en voie d'élaboration. On a pris conscience que ce n'est pas enlever à Dieu que de donner à l'homme; au contraire.

La notion de tradition s'est purifiée de ses cories. Le mouvement n'est plus considéré comme un mal mais comme la condition du progrès. Au fétichisme du passé a succédé la nostalgie de formes plus parfaites à susciter.

La déclaration sur la liberté religieuse, admettant, pour la première fois, le droit de chacun de souscrire aux options de son choix, le fait que des sujets comme la limitation des naissances, aient pu être débattus (le Pape devant définir, suivant les conclusions d'une commission, la doctrine pratique en la matière), témoignent, parmi d'autres, du vent nouveau qui souffle sur l'Eglise.

Si le Concile est achevé, le travail qu'il a mis en chantier sera poursuivi par une assemblée moins vaste que celle des deux mille trois cents évêques : le Synode, créé au cours de la quatrième session, composé d'évêques et de cardinaux délégués par les assemblées épiscopales nationales, sera convoqué en 1967. C'est sur ce terrain, qu'avec des armes de lumière, *Arcadie* aura à poursuivre son combat : elle ne saurait y manquer.

ROBERT AMAR.

*Pour vos Achats et Ventes immobilières*

## STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. DE MONGALON  
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées) ou BAB. 82-50

ACTUELLEMENT A LA VENTE :

20 Studios refaits à neuf 1 ou 2 pièces, à partir de 20 000 F, avec 6 000 F comptant, le solde en 10 ans.

Beaux 2 pièces, tous quartiers, à partir de 40 000 F.

Magenta : Beau Studio de 40 m<sup>2</sup>, 2<sup>e</sup> étage sur rue (salle de bain. Téléphone). Prix total : 57 000 F.

Faubourg Saint-Honoré : Beau 4 pièces. Tout confort. Téléphone. 9 fenêtres sur rue. Avec 75 000 F.

Atelier d'artiste + 2 pièces. Salle de bain. Téléphone. Très indépendant. *Métro Pigalle*.

## LE PÈLERINAGE INTERDIT

Suite et fin (1)

par GEORGES PORTAL.

La vie passa sur mon cœur endolori, tantôt lourde, tantôt légère..., près de quarante années de labeur, de voyages, d'espoirs, de tristesse et d'amours éphémères... Toute une vie d'homme, avec ses lumières et ses ombres, sa chaleur et ses glaces..., puis, à pas feutrés, la vieillesse était arrivée..., rides, cheveux gris, disgrâces inéluctables... Et, tandis que la pluie battait à mes carreaux, voilà que je venais de rouvrir le paquet oublié dans ce tiroir depuis si longtemps.

Brusquement, ma jeunesse se dressait devant moi, ressuscitée... Alors le souvenir de Gilbert m'obséda. Qu'était-il devenu? Il me fallait le savoir. Vivait-il encore, seulement, le pauvre ami?...

J'écrivis à la mairie de Ryens, prétextant des affaires de famille.

Il me fut répondu que Gilbert s'était marié en 1919, puis qu'il avait divorcé à Paris en 1948.

Divorcé? Il n'avait donc pas été heureux?...

Le greffier de la Chambre qui avait prononcé le divorce, et à qui je m'étais adressé, me laissa sans réponse. Mais je ne m'avouai pas vaincu.

Un excellent ami que j'avais à Versailles voulut bien se charger, sur place, des démarches et s'adressa alors au service des recherches dans l'intérêt des familles, service officiel d'Etat.

Je m'armai de patience.

Les mois passèrent.

\*\*

(1) Voir *Arcadie*, n° 145.

## LE PÈLERINAGE INTERDIT

Enfin, une lettre me parvint :

Mon cher ami,

*Votre Gilbert est retrouvé, mais j'éprouve un grand chagrin à vous dire que, lorsqu'on prononça votre nom, il déclara n'avoir jamais connu de Georges Portal... Vous en serez certainement très affecté. Il y a cependant encore un espoir pour vous. L'adresse ne peut vous être communiquée sans l'assentiment de l'intéressé, mais l'administration consent à lui faire parvenir une lettre de vous.*

Ainsi, Gilbert me reniait! Pourquoi?... Oui, pourquoi cette rancune après tant d'années qui auraient dû amener l'apaisement...

Naturellement, risquant le tout pour le tout, j'écrivis.

Mon cher vieil ami Gilbert,

*Depuis des mois, je tente l'impossible pour te retrouver et c'est avec une très profonde émotion que je t'envoie ces lignes. Quand on t'a interrogé de la part de l'administration des recherches familiales à laquelle je m'étais adressé en dernier recours, il paraît que tu as répondu : « Je ne connais pas Monsieur Portal! » Comme tu as été dur! Il est impossible que tu m'aies oublié. Les souvenirs de jeunesse sont indélébiles et font partie du patrimoine de nos âmes. Que peux-tu craindre d'un vieillard de soixante-huit ans, qui n'est guidé que par sa fidèle affection pour toi? Je conçois que tu t'étonnes de ce tardif retour. Mais ce que tu ignores, c'est qu'en 1921 déjà, j'avais cherché à retrouver ta trace. Vainement, car tu avais quitté Garandes pour une destination inconnue. Tu vois : il y a plus de trente ans que mon cœur t'est revenu. La vie a passé sur nous. Elle nous a réservé des joies et des peines que nous n'avons pas pu partager. Je t'en supplie, lis-moi avec ton cœur et aie confiance en moi. Ce n'est pas pour prendre une place quelconque dans ton existence que je t'écris, tu peux me croire. Tout est beaucoup plus simple. Je ne veux pas mourir sans savoir si tu as été heureux, si ta vie a été ce que tu méritais. Car tu étais un brave et loyal garçon et tu dois être devenu un honnête homme, qui peut, j'en suis sûr, regarder son passé avec le sentiment du devoir accompli. Mais on peut être honnête et ne pas trouver, hélas, le bonheur que l'on mérite. Je voudrais savoir quelle a été ta vie.*

*Je ne veux pas mourir non plus sans t'avoir demandé pardon, parce que, si nous nous sommes perdus de vue, ce fut ma faute. Je voudrais apprendre que ce fut pour ton bien. M'accorderas-tu ce pardon fraternel?*

*Tes lettres, que j'ai conservées, témoignent toutes d'une délicate sensibilité, d'une bonté profonde. Je me refuse à croire que tu as changé. Ne m'inflige pas la souffrance injuste que tu m'imposerais en ne me répondant pas. Accueille ma vieille amitié comme je te l'offre : très simplement.*

*Si tu as décidé d'être mort pour moi, je l'accepterai et respecterai ton désir. Je suis heureux de savoir que tu vis encore. Tu ne peux pas m'empêcher de penser à toi et de souhaiter jusqu'à mon dernier jour ton bonheur. Dire que j'en suis réduit à te chercher comme un aveugle, sans même savoir où tu es!*

*La vie se rétrécit devant nous. Tu as atteint la soixantaine en novembre dernier, je crois. Il faut sauver le meilleur de nous. Ne crains rien. Jamais je ne me permettrai de venir te voir sans ton autorisation. Du reste, j'aurais une trop grande émotion en te revoyant et il serait plus sage peut-être de ne bâtir notre futur amitié que sur des lettres.*

*Je vais attendre avec une grande anxiété ta réponse, que je veux encore espérer. Je suis un vieux bonhomme, mon cher Gilbert..., un vieux bonhomme qui te serre la main très affectueusement.*

*Georges.*

*P.S. Je joins à ces lignes un fragment du papier à lettres rouge-groseille sur lequel tu m'écrivais en 1916. Tu le reconnâtras... Cela ne t'émeut-il pas?...*

*Quinze jours passèrent.*

*Enfin, un matin, une lettre arriva. Je reconnus du premier coup l'écriture de Gilbert. Elle n'avait pas changé et je pouvais me croire revenu quarante ans en arrière.*

*Cher ami Georges,*

*Je t'écris ces quelques mots pour te rassurer. Non, je ne t'avais pas oublié, mais lorsqu'on m'a posé la question si je voulais donner mon adresse, je redoutai pour ma tranquillité de recevoir des lettres très enflammées, car vois-tu, je vis avec une femme qui m'adore et me gâte beaucoup. Je t'expliquerai tout dans une autre lettre. Celle-*

*ci n'est que pour me disculper un peu et je l'écris à l'insu de ma femme, qui avait lu ta lettre remplie de tant d'amitié, qu'elle a compris que quelque chose s'était passé entre nous deux autrefois. Alors elle m'a posé des questions qui m'ont bien embarrassé. Il m'a fallu mentir... Je te donne une adresse où tu pourras m'écrire des choses plus secrètes. Tu vas recevoir ma réponse officielle, que j'écrirai chez moi en te donnant l'adresse de mon domicile.*

*Ah! non, je ne t'ai pas oublié et moi aussi, j'ai pensé à toi lorsque je me suis trouvé dans la misère et la peine... Mais je n'ose plus songer à ce passé, car à présent je suis un petit vieux. Toi, tu ne dois pas être un vieillard comme tu me le dis. Je ne te crois pas. Tu étais si bien...*

*Gilbert terminait ce petit billet d'écolier pris en faute, en me donnant l'adresse de son atelier.*

*Quelques jours plus tard, la lettre « officielle » me parvenait, bien différente de ton :*

*Mon vieil ami,*

*Je réponds à ta lettre, qui m'a bien étonné, car j'étais loin de me douter que j'avais fait naître des sentiments si vivaces, étant si lointains. Moi j'avais oublié vraiment même ton nom... Ce n'est que quelques jours après, qu'il m'est revenu en mémoire.*

*Sous le regard de sa femme, mon vieux Gilbert me mentait par nécessité.*

*Je lui écrivis également une lettre « officielle » mesurée et prudente, mais c'est en cachette que notre véritable correspondance se renoua.*

*Mon cher Gilbert,*

*Merci de tout mon cœur pour la joie que tu me donnes! Je ne doutais pas de toi, mais quarante années pouvaient tout de même avoir eu une grande influence. Si je ne m'étais pas expliqué avec clarté, tout pouvait échouer au dernier moment. Sais-tu que ton écriture n'a pas changé?... Dès que je l'ai revue, il m'a semblé que j'avais sauvé une belle partie de ma jeunesse.*

*Il va falloir maintenant procéder avec méthode. Nous avons tant de choses à nous dire! Or, surtout, je ne veux pas jeter un trouble quelconque dans ta vie. Tel n'a jamais*

été mon dessein. Ta tranquillité m'est chère et je ne ferai rien pour la compromettre. Mais j'ai le sentiment qu'il te sera doux aussi, au déclin de ton existence, de retrouver un vieux confident très affectueux et très tendre, qui représente pour toi une merveilleuse époque lointaine...

Ah! si j'avais pu te retrouver en 1921, quand je t'ai tant cherché, tu m'aurais retrouvé aussi passionné, aussi désespérément passionné qu'en 1915! Le destin ne l'a pas voulu et sans doute a-t-il eu raison, car tu étais marié et je risquais de jeter un drame dans ta vie. Tandis qu'aujourd'hui, tout est calme et, bien que tu aies raison de recevoir mes lettres en secret — car les femmes ont parfois des jalousies rétrospectives inexplicables —, ton bonheur, ta sécurité ne courent aucun danger.

Ne te plains pas : grâce à moi, tu vas redevenir un jeune homme qui cache à sa mère les lettres de sa première maîtresse!

J'attends avec impatience les lignes que tu m'as annoncées.

Mais comme tu es demeuré enfant, mon cher Gilbert! Tu me dis que je ne dois pas être un vieillard!... Songe que j'ai soixante-huit ans! Je suis un vieux comme toi... Acceptons la vieillesse avec philosophie, gardons nos cœurs jeunes. C'est le secret du bonheur à nos âges.

D'autres lettres suivirent, écrites en contrebande et je pus connaître le triste destin de mon ancien ami.

Mon cher Georges,

Tu me demandes ce que je suis devenu. Lorsque tu cessas de m'écrire, j'ai eu du chagrin. La première femme qui me tomba dans les bras, je l'ai prise. J'avais besoin de tendresse et d'amitié. Je me mariaï aussitôt. Puis je partis pour Lyon, où pendant quelques mois, je fus heureux. Mais les déboires sont venus. Ma femme me trompa. Elle retourna à Garandes et m'abandonna. C'était en 1921. Découragé, sans travail, je trouvai à m'engager comme valet de chambre à Genève. Mais je n'y restai pas, je me trouvais trop seul. Alors je rentrai à Ryens. Je pardonnai à ma femme.

Elle me quitta une deuxième fois. Alors j'ai vécu sans bonheur. J'ai essayé de te retrouver en cherchant dans les annuaires. Je plaçais tous mes espoirs en toi. Mais je n'ai

pas pu découvrir ton adresse. Découragé, je suis retourné à Lyon, puis allé à Paris. Le cafard m'a pris à cause de ma solitude. J'ai cessé tout travail et suis devenu clochard. Je couchais sur les bancs ou aux terrasses des cafés, jusqu'au jour où je fus pris dans une rafle. Un inspecteur compréhensif me fit de la morale et me mit quelque argent en mains pour me faire raser, couper les cheveux et trouver une place. J'ai fini par entrer dans la Maison où je travaille encore comme mécanicien. Tu vois que ma vie fut très malheureuse.

Mais en 1939, mobilisé à l'arsenal de T., j'ai fait la connaissance d'une jeune femme qui me plaisait beaucoup. Elle travaillait avec moi. J'étais un peu son chef. Moi aussi, je lui ai plu. Elle sacrifia tout pour me suivre à la fin de la guerre. Voilà quinze ans que nous vivons heureux ensemble. Pas pécuniairement, mais par les sentiments et l'amitié qui sont nés entre nous deux. C'est ce que je cherchais pour finir nos vieux jours ensemble. Les privations nous connaissent. Jamais de théâtre, que celui des rues de Paris et des quais de la Seine. Très peu de cinéma. Faute de logement, j'ai pris une loge de concierge sur la rive gauche. Ce n'est pas brillant, mais cela nous suffit, car nous nous aimons.

Quoi te raconter de plus, je ne sais, car depuis longtemps, je n'écris jamais. Ma femme m'adore et me gâte beaucoup. J'aimerais mieux me foutre à l'eau que la décevoir.

Merci pour tes lettres. Tu évoques notre ancienne amitié, dont tu m'accables au point d'en avoir presque des regrets...

Je termine, car j'écris à la sauvette et cela me gêne.

Ton vieux copain Gilbert, qui t'envoie une bonne poignée de main affectueuse.

P. S. Le plus grand plaisir que tu pourrais me faire serait de m'envoyer une ou deux photos de moi, pour voir si je me reconnâitrai, car je ne possède aucune photo de jeunesse. Elle ont disparu dans la tourmente de ma vie agitée.

Ainsi, Gilbert m'avait cherché en 1921, au moment même où, trompé de mon côté, je tentais de le retrouver! Et nous étions tous deux à Paris sans le savoir!...

Lorsque j'achevai de lire la lettre pathétique de Gilbert, mes mains tremblaient. Dans ces mots simples : « Lorsque

tu cessas de m'écrire, j'ai eu du chagrin! », quelle douleur poignante se devinait. Ces lignes me révélèrent un drame affreux.

Ainsi, j'avais fait une victime, j'avais, dans mon inconscience juvénile, créé un malheur désormais irréparable! Pauvre ami, qui avait cru en moi! Toute la cruauté de ma jeunesse me remonta à la gorge...

Quelle honte!

Je lui écrivis pour lui demander pardon.

Sa réponse ne se fit pas attendre :

*Mon vieil ami Georges,*

*Ne te fais pas de mauvais sang à mon sujet. C'est le destin qui l'a voulu ainsi. Je ne t'en veux nullement et je n'ai pas à te pardonner. Que veux-tu?... Nous étions loin l'un de l'autre. Surtout, ne te reproche rien. Si je n'ai pas été heureux, c'est peut-être ma faute. Je n'ai pas eu assez de courage pour regarder la vie en face. Maintenant, je crois que je tiens le bonheur et je m'y cramponne...*

Ainsi, Gilbert n'élevait pas une plainte, ne songeait pas à récriminer. Sa bouleversante résignation ne fit qu'aggraver mes remords. Comment avais-je pu abandonner un garçon aussi pur, aussi honnête et qui m'aimait tant? Le passé me reprit et j'en perdis le sommeil. Ma conscience ne me laissa plus en repos.

De son côté, mon vieil ami avait perdu sa tranquillité. Il m'écrivit un jour :

*La veille de l'Ascension, un Monsieur s'est présenté à la loge pour un motif futile et figure-toi que j'ai eu une émotion formidable, car j'ai cru que c'était toi et il m'a semblé qu'il avait ton regard... Je n'ai pas le temps de te dire tout ce que j'ai ressenti, mais la nuit, j'en ai rêvé... Le matin, j'ai trouvé ma femme en pleurs, car j'avais dit en dormant que je voulais l'abandonner pour aller dans le midi. Alors, tu vois si mon émoi était grand! A la seule pensée de te revoir un jour, je perds la tête...*

En, vérité, nous la perdions tous deux. Comme mon vieil ami, j'étais soudain saisi par une absurde exaltation. Nous jouions un jeu dangereux.

Je lui répondis :

*Cher Gilbert,*

*Tu as beau me dire : « Je suis un petit vieux » et j'ai beau me dire que c'est vrai, parce que l'âge est là et que nous n'y pouvons rien... Je te vois toujours avec ton beau visage de jeune homme, qui est sous mes yeux, dans un cadre, sur mon bureau. Et je vois que l'illusion est pareillement demeurée en toi. Tu te refuses à me voir vieux, tu cherches à conserver l'image ancienne que tu as gardée de moi... Tant pis! Trompons-nous volontairement. Gardons pieusement dans nos cœurs notre jeunesse retrouvée...*

*Tes dernières lignes sont après quarante ans de silence, un merveilleux aveu de tendresse et, j'ose le dire en tremblant : un aveu d'amour. Que tu m'aies aimé très fort, il n'en faut plus douter. Et voilà que le trouble s'empare de moi brusquement, un trouble violent, indéfinissable. Je me demande si nous serions à l'abri comme je l'ai cru en nous retrouvant face à face... Il me semblait qu'aucun danger ne nous menaçait et je prends peur tout à coup. Il m'apparaît que je ne pourrais pas te revoir sans tomber dans tes bras pour t'embrasser fraternellement... Je suis moins sûr de moi, moins sûr de toi, moins sûr que nous sommes à l'abri d'une tentation extraordinaire. Je ne sais plus ce que j'éprouve... Je perds la tête comme toi.*

Volontairement, je me trompais et me laissais emporter par un vertige absurde, par une croyance en je ne sais quel miracle...

Coûte que coûte, il me fallait aller jusqu'au bout.

Je pris un jour le train pour Paris.

Gilbert m'avait renseigné dans une de ses lettres. Je savais qu'il sortait de son travail à dix-sept heures trente. Je décidai de le surprendre...

\*\*\*

Il faisait déjà nuit en ce soir de janvier, lorsque je parvins à l'adresse qu'il m'avait indiquée. Son atelier se trouvait au fond d'une petite cour sordide, mal éclairée, dont le sol en ciment très usé présentait des aspérités redoutables parmi de sournois affaissements.

Une faible lumière tombait d'une fenêtre du premier étage, tandis qu'un réverbère placé sur le trottoir, auprès

du porche de cette vieille maison, rougeoyait sous une pluie fine et silencieuse qui s'était mise à tomber depuis un moment et s'écoulait en maigres petites rigoles sous mes pieds.

J'étais arrivé en avance pour ne pas manquer mon vieil ami.

Blotti dans une encoignure, à l'abri d'une corniche, j'attendis, très ému, la sortie de son atelier... J'avais froid et fermais d'une main transie le col de mon pardessus relevé.

Mon regard ne pouvait se détacher du petit escalier à rampe de fer par où les ouvriers allaient descendre.

Au travers de la porte vitrée dont les carreaux étaient très sales, je voyais aller et venir dans un halo jaunâtre, comme des ombres chinoises, les hommes encore affairés à leur besogne quotidienne...

Dix longues minutes passèrent ainsi.

D'un timbre grêle, la demie sonna enfin à une horloge invisible.

Mon cœur battit plus vite dans ma poitrine. Ainsi, j'allais revoir Gilbert!... Lui ne m'attendait pas, puisqu'il ignorait mon arrivée. Quelle surprise heureuse serait la sienne!

La porte vitrée s'ouvrit. Tandis que quelqu'un fermait les volets, une dizaine d'ouvriers descendirent. Je m'avançai dans la clarté de la fenêtre pour attirer l'attention.

Un pitoyable cortège s'approchait de moi. Ces hommes, en silence, se hâtaient de regagner la rue. On les sentait pressés de rentrer chez eux, mais leurs pas trahissaient une pesante lassitude, celle de tous les humbles dont le labeur est sans joie.

Je cherchai anxieusement parmi des visages tristes, celui de Gilbert.

Tous semblaient pareils dans leur gravité fatiguée. Très vite, ces inconnus passèrent auprès de moi comme un troupeau... Je reculai instinctivement pour leur faire place. J'aurais voulu prononcer tout haut le nom de Gilbert, l'appeler pour lui révéler ma présence. Je n'en eus pas la force. Quel visage aurait-il?... Et quel regard horrifié, en découvrant le mien?...

De ce maigre cortège, une lourde senteur montait et frappait mes narines, odeurs confuses de sueurs et de peine, d'huile et de cambouis..., d'efforts obscurs et de vieillesse prématurée..., l'odeur même de la misère.

Alors, une peur panique s'empara de moi.. Je revis dans un éclair la jeunesse de Gilbert, la mienne, le col d'azur, le regard bleu, les baisers d'autrefois...

Tout à coup, mon geste m'apparut sacrilège et criminel. Si je déchirais le voile en me faisant reconnaître, je compris que je serais le meurtrier de mon passé...

Immobile, je regardai s'éloigner les dos voûtés de ces hommes parmi lesquels un Gilbert vieux et déchu se trouvait... Un Gilbert désormais interdit à ma tendresse.

Ils disparurent.

Je restai seul.

La pluie tombait toujours, implacable. Elle submergea soudain mon cœur, gonflé comme une éponge par son chagrin. Il me sembla qu'il se vidait de tous ses rêves et que j'allais mourir...

Alors, en larmes, je m'enfuis dans la nuit sous l'averse glacée, comme un assassin terrorisé.

GEORGES PORTAL.

## RELIURES

1965-1966

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

# DE LA PHYSIOLOGIE DE L'INSTINCT SEXUEL A LA PSYCHANALYSE

par H. STUDA.

Dans la dualité des thèses sur les origines des troubles sexuels ou de ce qu'il est convenu d'appeler les anomalies sexuelles, ce qui frappe, c'est l'aboutissement décevant de l'une ou de l'autre. Que l'on parte de données biologiques, de théories modernes sur l'hérédité, que l'on parte des sécrétions internes et de leur influence sur le développement sexuel, on arrive à constater que tout traitement à base d'hormones est sans effet durable sur les tendances. Que l'on s'inspire des théories freudiennes en évoquant le traumatisme du psychisme, le cycle évolutif de la libido entre narcissisme, homosexualité, hétérosexualité, on vient à considérer que même les thérapeutiques du psychisme les plus avancées ne permettent guère autre chose que de conduire les homophiles à mieux s'accepter tels qu'ils sont. On peut donc se demander si tout cet arsenal scientifique ne fait pas complètement fausse route, ou du moins s'il n'y manque pas une base fondamentale.

La logique voudrait que l'on se posât la question : Qu'est-ce que l'instinct sexuel naturel, de quoi se compose-t-il et comment l'individu réagit-il dans son comportement sous la pression des conventions sociales? Or généralement les médecins sexologues procèdent tout autrement. Ils analysent l'amour par des descriptions minutieuses des organes génitaux, des zones érogènes et des divers comportements entre partenaires. Selon un propos digne de foi qui nous a été rapporté, le célèbre Dr Voronoff estimait que toute la sexualité de l'homme est incluse dans ses testicules. A notre avis rien n'est aussi incomplet et l'on ne verra clair

## DE LA PHYSIOLOGIE

dans les questions sexuelles que lorsque l'on comprendra mieux que l'instinct sexuel physiologique à son siège dans le cerveau, qu'il se complète par les particularités anatomiques du corps et qu'il aboutit au génital.

Faire cette étude en sens inverse équivaut simplement à placer la charrue avant les bœufs. En suivant la bonne voie, le mieux est de regarder d'abord la nature.

On sait que le phénomène de vie est essentiellement lié aux fonctions de reproduction et que, entre tout ce qui vit, les processus s'apparentent entre eux. La reproduction sexuée commence déjà chez les plantes et se poursuit par les animaux jusqu'à l'homme. Si la plante immobile, ne peut compter sur sa fécondation que sur des agents extérieurs comme le vent ou les insectes, du moins, a-t-elle déjà un signal, une parure nuptiale : c'est la fleur, organe attractif des insectes et abri pour la pollinisation. Si l'on admet les doctrines d'évolution et de mutations dans ce qui fut, suivant l'expression de J. Rostand « L'aventure du Protoplasma », les êtres vivants sont devenus mobiles, ils se sont doués d'organes sensitifs indispensables à leurs migrations.

Ainsi pour tout ce qui court, nage ou vole, l'organe de la vue, c'est-à-dire physiquement un procédé de guidage sur les radiations lumineuses, joua un rôle primordial. De même l'ouïe est pour les êtres animaux un organe de détection de danger. Aujourd'hui encore l'homme qui veut traverser une rue a tout intérêt à ne pas être sourd. Ce sont là des évidences qui avaient besoin d'être rappelées. Nous n'avons pris comme exemple que les sens les plus connus de l'homme. Mais sait-on que les yeux de certains insectes perçoivent des ultra-violets que nous ne voyons pas? Que les oreilles du chien sont sensibles à des ultrasons que nous n'entendons pas? Que très probablement le cerveau humain est touché par des vibrations ou rayonnements imperceptibles à nos sens ordinaires? Comment alors ne pas concevoir que, vue l'importance vitale des fonctions de reproduction, tout ce qui y prépare par des perceptions sensorielles, est à la base même de la sexualité?

Si maintenant nous nous tournons vers les biologistes, nous constatons qu'ils admettent comme héréditaires des caractères physiques tels que couleurs des yeux ou des cheveux, défauts de l'œil, etc... Cependant l'attention n'a guère été portée sur le caractère héréditaire de certaines

attirances sexuelles. On semble croire qu'un individu mâle peut physiquement être attiré par n'importe quelle personne du sexe opposé trouvé au hasard, les « goûts » en cette matière n'étant que bagatelle, fantaisie, mode. Quant aux « déviations » elles seraient forcément « morbides » ou contractées par traumatisme dans l'enfance ou par contagion. Chez l'individu il n'existerait aucun déterminisme sur les attirances sexuelles. Or la simple observation de la nature prouve le contraire. Il est à bien considérer que le comportement des animaux ne peut être directement transposé vers celui de l'homme qui présente des phénomènes psychiques autrement complexes, mais il n'en est pas moins qu'on retrouve dans l'animal les bases de l'instinct humain. Un jeune chien de bonne race, élevé par ses maîtres à l'abri de toute « promiscuité » canine devient adulte et il est un jour présenté à une chienne. Aucune éducation sexuelle n'a été nécessaire, l'instinct suffit. Mais le prétendant serait-il agréé par sa compagne occasionnelle? Rien n'est certain à ce sujet, la bête femelle en rut pourra très bien accueillir le prétendant à coups de dents, tandis qu'un autre aura plus de succès. La raison de cette préférence, imperceptible pour l'homme, doit cependant bien exister. Or on sait que l'excitation sexuelle canine est essentiellement basée sur le flair qui est le moyen pour détecter le *signal nuptial* — Ce signal, qui existe chez tous les animaux, est sélectif de l'espèce. Il évite dans la nature les accouplements indésirables ou inutiles; il dicte aussi, dans toutes ses variantes très ténues les préférences amoureuses des animaux. Chez les oiseaux « le flirt » qui précède les ébats reproductifs est basé sur des perceptions sensorielles : cris, roucoulement, aspect du plumage, etc... Or, il y a déjà une dizaine d'années que l'on a pu trouver des perceptions attractives conduisant l'acte sexuel. Ce furent certaines études sur le rhyencéphale, région du cerveau où paraissent se localiser les perceptions olfactives ainsi que les attractions sexuelles. On a pu faire des interventions sur des cerveaux de chats et rendre ceux-ci homosexuels. Il est ainsi mis en lumière le fait que l'attraction sexuelle est un phénomène naturel, inscrit dans le développement vital d'un sujet déterminé et qui peut être *physiologiquement* perturbé. On a ainsi une cause mécaniste, absolument étrangère à toute idée d'éducation, de bon ou de mauvais exemple.

On sait d'autre part que certaines perturbations ou dé-

fauts des sens sont d'origine génétique héréditaire. Chez l'homme le daltonisme en est un exemple, de même que la cécité olfactive. Ces indications scientifiques, bien qu'encore incomplètes à nos yeux, nous permettent donc d'affirmer que l'indifférence d'un sujet pour le sexe opposé et l'attraction pour son propre sexe ne sont que des troubles sensoriels purement physiologiques dus aux hasards de la génétique, cela tout autant que le fait d'avoir une taille excessive, d'avoir une dentition défectueuse ou un trouble de la vue congénital. Ce que nous avons appelé « signal nuptial » est d'ailleurs mieux étudié de nos jours dans le comportement humain. Dans son livre *Science de l'Amour*, le Dr Valensin a dédié tout un chapitre aux facteurs d'excitation et d'inhibition physiques de l'acte sexuel. Cet auteur a par exemple souligné le rôle des cheveux, *véritable caractère sexuel chez la femme*, ainsi que la relation de l'aspect des cheveux avec les hormones mâles ou femelles. Nous ajouterons à cela que, justement, les cheveux longs et soyeux sont souvent un objet de répulsion pour les homophiles Il y a là un facteur sensoriel et physiologique indéniable qui, étant général, ne peut être attribué à des accidents psychiques particuliers. De même le Dr Schlegel, de l'Institut de biotypologie de Hambourg, a bien mentionné ce qu'il dénomme par l'équivalent en allemand de « charme-clé », c'est-à-dire ce caractère attractif, cet effet sur les sens que nous avons dénommé signal nuptial. Le même auteur pense également que l'étude du comportement animal présente de l'intérêt par la participation dans l'amour de mécanismes instinctuels.

Si nous rappelons maintenant cette notion d'éventail des tendances sexuelles, maintes fois établie par différents auteurs d'études sexuelles et confirmée par Kinsey, si nous nous en référons à cette observation des psychiatres selon laquelle chez la plupart des hétérosexuels il y a toujours une trace d'homosexualité qui est la base inconsciente d'admiration, d'amitiés masculines, comment cette homosexualité latente aurait-elle son origine dans des accidents psychiques? Notre explication d'innéité de certains effets sensoriels est beaucoup plus valable. Quelle serait la base de cette innéité? le sexe, on le sait, est déterminé par la transmission de la paire de chromosomes inégaux dénommés X Y. Mais on sait aussi que la transmission de certains caractères héréditaires tel que couleur bleu des yeux, homophilie, est liée au sexe, cela étant dû à la répartition

ou à la composition des gènes. Or, il s'en faut encore de beaucoup, que la carte chromosomique de l'homme soit connue. Il a fallu des efforts considérables dans un institut américain pour établir patiemment la carte chromosomique de la petite mouche drosophile. Il n'est évidemment pas question de « cultiver » des créatures humaines pour pouvoir comparer leurs caractères anatomiques et caractérogiques avec l'échelle de leurs chromosomes et alors qu'il faut attendre vingt ans environ pour que l'être humain soit formé en tous points. Ces difficultés expliquent l'ignorance où nous sommes des particularités de l'hérédité, en particulier sur les questions sexuelles. Dans l'histoire des Sciences, on trouve des précédents illustres, selon lesquels des théories ont pu être ultérieurement vérifiées par des études ou des expériences devenues possibles. On peut donc avancer l'hypothèse d'une véritable *hybridation sexuelle naturelle* qui sommairement consiste en ceci : la forme sexuée de l'être humain, sa fonction reproductrice mâle ou femelle est conditionnée par la paire de chromosomes sexuels, mais son appétence positive neutre ou inversée vis-à-vis du sexe opposé est fonction d'éléments encore beaucoup trop ténus et dont la répartition dépend des hasards de la conception.

Les adversaires d'une telle théorie se fondent généralement sur l'argument suivant : rien ne distingue anatomiquement un homosexuel d'un hétérosexuel. Comme nous l'avons dit, il y a d'abord les réflexes sensoriels qui, souvent dès l'enfance sont différents. Il y a de tout jeunes garçons qui sont absolument réfractaires à tout essai d'amitié particulière; bagarreurs, mâles bien avant la puberté, ils ne deviendront jamais homosexuels et l'éducation n'a rien à faire ici. D'autres garçons au contraire, bien que normalement élevés dans une famille moyenne, sans attachement excessif de la mère et sans aucun autre complexe traumatisant, auront leurs yeux invinciblement attirés par les formes du corps de leurs camarades. Mais, et qui plus est, à ceux qui affirment ne voir aucune différence anatomique nous nous permettons de dire : vraiment, vous ne les avez pas beaucoup regardés! Il n'est pas possible ici d'entrer dans le détail et nous ne voulons pas du tout dire, que tous les homophiles soient efféminés. Mais qu'ils s'agissent des organes génitaux ou de la forme du bassin ou de la poitrine ou du visage, on trouve la plupart du temps des signes morphologiques qu'on ne peut observer dans la

moyenne des hommes hétérosexuels, ces signes étant épars inégaux ou plus ou moins associés. Comment nier alors une origine purement physiologique? comment ne pas admettre qu'il s'agisse là d'une hybridation sexuelle, alors que la nature nous offre tant d'exemples d'hybridations et que d'ailleurs certaines d'entre elles produisent des sujets ayant des qualités toutes particulières?

Et cela nous amène à affirmer ceci : Il n'y a pas de « troisième sexe ». Il n'y en a deux : ceux l'état civil. Le reste : appétence ou signes morphologiques est déterminé par un coefficient d'hybridation variable sans solution de continuité d'un individu à l'autre. Cela viendrait-il en contradiction avec les théories psychanalytiques sur l'homosexualité? Pour répondre à cette question, il faut d'abord observer que l'on n'a que trop tendance à vouloir utiliser la psychanalyse ou l'inconscient chaque fois qu'on ne peut expliquer quelque chose. Comme il l'a dit lui-même, Freud ne se préoccupait pas de réformer l'humanité mais seulement de trouver des remèdes pour des maladies nerveuses considérées en son temps comme des « dégénérescences ». Ce génial observateur et profond penseur a soutenu devant ses adversaires que les névroses trouvent toujours leurs origines dans le conflit interne du « moi » avec des tendances homosexuelles refoulées. Il voyait la phase narcissiste-autoérotique comme des étapes d'évolution quasi-immanquables. Ah, la belle époque! pensons-nous, alors que les maladies nerveuses pouvaient avoir cette seule origine! Aujourd'hui les suicides se multiplient, les crimes de détraqués et de névrotiques inondent les journaux. Nous avons sous les yeux un très officiel rapport sur les conditions de travail, la santé et la sécurité des travailleurs (Humanisme et Entreprise 123-64-26, Mme P. Sartin, Administrateur civil au Ministère de l'Industrie chargée de Missions au Commissariat Général au Plan d'Equipement et de la Productivité). On y trouve que les troubles nerveux et mentaux engendrés par le bruit peuvent aller jusqu'à la névrose, que la fatigue nerveuse créée par les conditions de travail défectueuses est responsable de l'augmentation des névroses et paranévroses, que certaines professions : professeurs, chèques-postaux, contrôleurs de fabrication, y sont particulièrement exposées, que les cadences industrielles entraînent une fatigue nerveuse excessive, etc... Non, si Freud vivait encore, il ne pourrait plus croire à cette cause d'un état premier homosexuel.

La vérité, croyons-nous, est que les homosexuels sont simplement exposés au péril un peu plus que les autres. Aux autres causes de névroses de la vie d'aujourd'hui, s'ajoutent pour eux les conflits intérieurs par exemple religieux, et aussi les difficultés spéciales où les placer dans leur vie amoureuse, une société tendant à les étouffer. Voilà qui explique le résultat le plus habituel des traitements de ces très honorables praticiens, les psychanalystes, sur les homosexuels. Ils leurs font disparaître leurs complexes, mais non l'homosexualité d'origine physiologique. Le résultat le plus heureux (si l'on veut) se produit lorsqu'un traitement est opéré sur un bisexuel, c'est-à-dire un sujet dont le coefficient d'hybridation des tendances est relativement balancé. Nous avons vu plusieurs cas d'homophiles qui, manifestement, avaient des restes très marqués d'attraction vers les femmes.

Le désarroi qui en découle peut évidemment entraîner un tel sujet vers l'hypocondrie, l'irritabilité permanente. Il y a dans ce cas deux solutions : ou aller chez le psychiatre qui fabriquera à son patient « un complément cérébral de sexualité » ou au contraire se replier davantage vers l'homophilie et renier les restes hétérosexuels.

Il y a d'ailleurs, empressons-nous de le dire, des médecins éclairés sur ce sujet. On nous a cité le cas de parents qui s'étant aperçu avec horreur de la tendance homosexuelle de leur fils ont conduit ce dernier à un psychiatre. Celui-ci interrogea le jeune homme, l'examina des pieds à la tête et il dit : « Allez, je ne puis rien pour vous, vous resterez homosexuel ». Que ce médecin était donc clairvoyant ! Non, ni la médecine, ni la chirurgie d'aujourd'hui ne peuvent encore changer la couleur des yeux, faire recroître les mauvaises dents arrachées ou les doigts coupés par accident, elles ne peuvent davantage changer la constitution intime, la formule inscrite une fois pour toutes dans notre chair. Le remède ? Il n'y en aurait qu'un, qui est encore maintenant du domaine de la science-fiction. Ce sera dans l'avenir que le médecin chargé de l'examen pré-nuptial puisse s'adresser ainsi aux futurs conjoints : « Attention, je vois que vos cartes chromosomiques ne sont pas tout à fait compatibles, vous risquez que votre union produise des descendants homosexuels, à vous de réfléchir ».

Nous voudrions, pour terminer, revenir à Freud qui avait vu beaucoup de choses. Tout d'abord, il reconnaissait

qu'à son époque la psychanalyse n'était qu'une superstructure dont les bases biologiques étaient encore ignorées. Il avait admis que « la fixation de la libido » se laisse décomposer en deux facteurs *la disposition héréditaire* (1) et la disposition acquise dans la première enfance. Remarquons que cela n'est pas si loin de ce qui a été exposé ci-dessus. Mais plus particulièrement sur l'homosexualité, Freud avait écrit ceci (en 1916) : *Comment se fait-il que.. la question ne soit pas depuis longtemps résolue ? Je ne saurais vous le dire, mais il me semble qu'il faut en voir la cause dans le fait que les perversions sexuelles sont frappées d'une proscription particulière qui se répercute sur la théorie et s'oppose à leur étude scientifique* (2). Et cette conclusion : *En réalité les pervers sont plutôt de pauvres diables qui expient très durement la satisfaction qu'ils ont tant de peines à se procurer* (2). Nous appuyant sur Freud, notre conclusion est nette. Si la science, qui a déjà pour cela de bonnes bases, répugne à essayer de comprendre l'intime mystère des attractions sexuelles, alors qu'on s'occupe donc un peu moins des « pauvres diables » qui, au grand jamais, n'ont constitué un péril social.

## H. STUDA.

(1) Introduction à la Psychanalyse, chap. 23.

(2) Introduction à la Psychanalyse, chap. 21.

## SIMPLE TRANSITION

par ROGER FOUCHER.

Cette année-là, les circonstances m'avaient obligé à rester à Paris au mois d'août. Contrainte que je résolus de changer en agrément en mettant à profit mes loisirs et le calme inhabituel de la capitale désertée pour en apprécier les charmes.

Rien de tel que les indigènes pour méconnaître ou dédaigner les ressources qu'offre leur pays!

Mon plaisir dura quinze jours, le temps d'explorer à fond le Marais et l'Île Saint-Louis, mes quartiers préférés. Puis je me trouvai indécis, embarrassé de mon corps, poursuivi par des pensées agaçantes comme des mouches avant l'orage, avec un vague à l'âme impossible à chasser.

C'est alors que me vint à l'idée d'aller revoir la banlieue de mon enfance. J'éprouvais brusquement le besoin de ce pèlerinage comme d'un bain de jouvence, retour aux sources nécessaire à mon équilibre. Je ne fus pas déçu. Malgré les constructions récentes, ma ville n'avait guère changé. Je la retrouvais telle une carte-postale oubliée en fin d'album. Les noms des rues et des commerçants restaient les mêmes.

Des pas me conduisirent à mon ancienne école. Le gros platane au tronc pelé ombrageait toujours la cour de récréation poussiéreuse. L'enchaînement aidant, j'évoquai le souvenir de mes camarades de classe. Mes camarades... En fait, ils étaient deux choisis parmi les trente-cinq élèves qui usaient en commun leurs fonds de culottes sur les bancs. Louis et André étaient devenus mes intimes.

Prenant rarement part aux ébats collectifs, nous organisions des jeux qui nous étaient propres. Ma pensée dictait-elle mon itinéraire? J'arrivai sans y prendre garde devant la maison d'André. Le père de mon ami d'enfance était un artisan, réparateur de vélos et motos. Sous la houlette de son fils, l'entreprise familiale avait prospéré. Je me

## SIMPLE TRANSITION

trouvais dépaycé devant un grand magasin rutilant dont la vitrine offrait tout un choix d'engins motorisés à la tentation du public. Une belle jeune femme trônait à la caisse tout en surveillant deux bambins qu'elle couvait d'un œil attendri.

Je ressentis un pincement au cœur. Me sentant gêné, mal à l'aise devant ce spectacle du bonheur, je n'entrai pas dans la boutique comme j'en avais eu un moment l'intention. Ma présence dans ce ménage heureux ne me sembla pas souhaitable.

Tout en ruminant des sentiments divers, regrets inexprimés, envie, déception, je poursuivais ma marche, croyant errer à l'aventure. Mais le subconscient veillait. Je me trouvai bientôt au coin d'une petite rue dont l'angle était flanqué d'une maison sans âge et sans style. Mon regard se posa d'abord sur le mouchetis délavé de la façade puis se porta sur les fenêtres. Au premier étage, elles étaient garnies de fleurs en pots, au second de serins en cage, au troisième rien. C'était là que demeurait Louis avec ses parents.

— Pas de changements, pensai-je en baissant la tête.

Et je m'apprêtais à regagner mes pénates quand je faillis être renversé par un passant que je n'avais ni vu ni entendu arriver. L'homme s'excusa. Je le voyais en centre-jour et distinguais mal ses traits. Auprès de moi, il paraissait un géant rivé à son ombre.

— Il n'y a pas de mal.

Sur cette banalité rituelle jaillit l'étincelle. Mon type recula pour mieux m'observer et s'exclama :

— Robert!

— Louis!

Nos mains se tendirent en même temps et nous nous regardâmes un long moment sans parler. Bien sûr, nous avions changé.

— Eh bien, cela ne nous rajeunit pas!

Phrase destinée à briser la glace et que je regrettai aussitôt dite comme une incongruité inutile.

Mon camarade parut troublé.

— Tu as raison. Pense que je vais avoir 27 ans et ne suis pas encore marié!

Louis m'avait fait cette confidence sur le ton qu'on prend généralement pour annoncer une catastrophe. Je ne parvenais pas à prendre sa déclaration au tragique. Mieux,

elle me soulageait. Elle me faisait oublier l'amertume ressentie à trouver André installé dans la vie, patron et père de famille. Avec Louis, les choses demeuraient immuables; le lien n'était pas brisé entre notre enfance et notre existence actuelle. Aucun effort à accomplir pour recréer puisque rien n'était démoli. C'est pourquoi je ne pus prêter bien longtemps mon attention à ce problème dont la solution semblait le hanter. Ce fut aux farces que nous faisons naguère, à nos distractions, que revint tout naturellement mon esprit. J'éclatai de rire.

— Je ne vois pas ce que tu trouves de drôle à mes paroles, fit Louis sur un ton courroucé. Surtout qu'autrefois tu ne riais jamais.

— Excuse-moi, mon petit vieux, je ne voulais pas te vexer. Ce n'est pas de ton propos que je ris. Je repensais à nos blagues d'écoliers. Il est vrai que je ne ris jamais... Tu vois, tu marques un point... Et puis ta situation n'est quand même pas dramatique. Il dépend de toi de la modifier.

Louis entra dans le jeu.

— Oui, c'était le bon temps, pour employer la formule chère à nos grands pères. Te souviens-tu du jour où le prof' d'Anglais nous demandait la profession de nos parents? J'avais répondu « flic » et toi « barbouilleur ». Tête du pion! Ce n'était pourtant pas très méchant. Depuis, nous avons dû commettre d'autres méfaits.

Il n'insista pas sur la question de son célibat prolongé mais me renvoya la balle :

— Au fait, toi non plus tu n'es pas marié?

— Exact. Mais mon état ne me donne pas pour autant une mine d'enterrement, même si je ne ris pas.

Ce fut à son tour de rire. Comme jadis, nous échangeons nos flèches. Il y avait bien continuité.

Notre dialogue se poursuivit longtemps, hors du temps, hors des lieux. Le crépuscule nous surprit à la même place et rappela Louis à la réalité.

— On bavarde comme des commères. J'aurais pu t'offrir l'apéritif. Mais j'y pense. Veux-tu monter dire bonsoir à mes parents et dîner avec nous?

J'acceptai sans me faire prier, trop heureux de prolonger cette soirée hors série qui avait chassé un cafard naissant et parce que j'adore la conversation autour d'une soupière familiale.

Nous nous quittâmes fort tard. Il n'y avait plus de taxis en stationnement et Louis me raccompagna jusqu'au métro. Ce devait être une des dernières rames de la journée.

Il ne fallut que quelques minutes à mon ami pour dénouer la situation, se libérer de ce qui, visiblement malgré — ou à cause de — sa réserve, l'obsédait.

— Au fond tu sais, je ne souffre pas tellement d'être célibataire. C'est plutôt de solitude que je crève. Mes parents sont charmants mais ce n'est pas tout. Le travail, les loisirs, ce n'est pas tout non plus. Même si, par force, on en fait l'essentiel. Tu me comprends?

Nous passions sous un lampadaire. Je regardai Louis dont les yeux s'embuaient :

— Oui, je te comprends fort bien.

J'avais appuyé sur « fort bien ». Il fallait nous séparer. Notre poignée de mains d'adieu fut plus prolongée, plus chaude et aussi plus abandonnée que celle des retrouvailles. Nos doigts moites tremblaient et s'emmêlaient.

— Au revoir, Louis. A...

J'allais demander « à quand? » Ou — suprême maladresse — dire « à un de ces jours ». Ce fut lui qui, me coupant la parole, décida d'une voix étranglée :

— A demain, même heure.

La suite ne serait pas une histoire. Les individus heureux, comme les peuples qui partagent ce privilège, n'en ont pas.

ROGER FOUCHER.

Dr G. VALENSIN

## LA PROSTATE

« Grandeurs et Servitudes »

La Jeune Parque — 210 p. — 9 F

## L'HOMOPHILIE CHEZ LES INCAS

Dans son Essai de méthodologie pour l'étude des aspects homosexuels de l'Histoire (*Arcadie*, n° 133, Janvier 1965) Marc Daniel écrivait : « Ceux d'entre nous qui ont tenté de pousser leurs recherches vers l'Empire des Incas connaissent bien ces silences irritants de trop nombreux chroniqueurs espagnols de la Conquista ».

C'était là appeler, sinon la contradiction, du moins le complément d'information. Un de nos lecteurs espagnols s'est empressé de signaler à Marc Daniel de nombreuses références dans les chroniqueurs, précisément, de la Conquête de l'Amérique, qui ne laissent aucun doute sur la diffusion de l'homosexualité, et notamment de l'homosexualité rituelle chez les Incas. Il n'est que juste de mettre le dossier sous les yeux des lecteurs d'*Arcadie*.

Lettre de Hernan Cortès à l'empereur Charles-Quint, 10 juillet 1519 : « Nous savons et avons été informés en toute certitude que tous ces hommes sont sodomites et pratiquent cet abominable péché ».

Francisco Lopez de Gomara (xvi<sup>e</sup> siècle) parlant de l'île d'Hispaniola (Saint-Domingue) : « Ils s'unissent facilement aux femmes, bien qu'ils soient grandement sodomites ».

Du même chroniqueur, à propos de la Floride : « On voit des hommes épouser d'autres hommes impuissants et châtrés... Ce sont de grandissimes débauchés, et ils ont publiquement des bordels d'hommes, où la nuit se retrouvent mille d'entre eux ou davantage, selon les villages ».

A propos de ces bordels d'hommes l'explorateur et conquérant Nuñez de Balboa écrit : « Ils ont des bordels publics de femmes, et aussi d'hommes qui s'habillent et servent comme des femmes ».

Le fameux chroniqueur Bernal Diaz de Castillo : « Les Indiens commettaient la sodomie les uns avec les autres ». Parlant des prêtres indiens : « Ils n'avaient pas de femmes, mais pratiquaient la sodomie maudite ».

Pedro de Cieza, autre chroniqueur : « La plupart d'entre eux commettaient publiquement et ouvertement le péché abominable de sodomie ».

La répression de ces mœurs, après la Conquête espagnole, fut terrible : « Balboa fit saisir cinquante sodomites qui furent trouvés là, et les fit aussitôt brûler vifs... Et quand cette justice fut connue dans le pays on lui amena beaucoup d'autres sodomites pour qu'il les mette à mort ». D'autres chefs espagnols préféraient faire dévorer vivants les sodomites par leurs chiens : on peut en voir une image assez atroce, au tome IV du récent *Grand Larousse Encyclopédique*, p. 501, au mot « Empire colonial espagnol ».

Pour terminer, nous citerons le texte intégral du chapitre LXIIV de la fameuse *Cronica del Peru* de Cieza de Léon, dédiée au fils de Charles-Quint, le futur Philippe II.

« Dans la première partie de cette chronique, j'ai décrit de nombreuses coutumes et usages de ces Indiens, tant de ce que j'ai moi-même constaté parmi eux que de ce que j'ai entendu dire à des religieux et à des personnes de haute qualité lesquelles, à mon avis, ne s'éloigneraient pour rien au monde de la vérité de ce qu'elles savent et connaissent, car il est juste que nous, qui sommes chrétiens, ayons quelque curiosité, afin que, connaissant et comprenant les mauvaises coutumes de ces peuples, nous puissions les y arracher et leur faire comprendre le chemin de la vérité, pour leur salut éternel.

« Pour parler ici d'une grande malédiction du diable, il faut dire que, dans certaines parties du grand royaume de Pérou, à savoir certains cantons autour de Puerto Viejo et l'île de Purra et non ailleurs se commettait le péché abominable. Je pense que la raison en est que les seigneurs Incas étaient exempts de ce vice, et aussi les autres seigneurs du pays. Dans le district de Popoyan non plus, on ne commettait pas ce péché, et le diable devait se contenter de les voir se manger les uns les autres et se conduire cruellement entre pères et fils. Mais dans d'autres régions, pour que le diable les tînt plus étroitement dans les liens de la damnation, je sais avec certitude que, dans les oratoires et temples où se rendaient leurs oracles, leurs prêtres faisaient croire qu'il était nécessaire pour le culte des idoles que des jeunes gens fussent élevés dans leurs temples depuis leur enfance, afin que, le jour venu au moment des sacrifices et fêtes solennelles, les seigneurs

et les grands du royaume comissent avec eux le maudit péché de sodomie.

« Et pour que mes lecteurs comprennent comment se conservait entre eux cette diabolique sainteté, je relaterai ce qu'on me raconta à ce sujet, dans la ville des Rois [Cuzco], le frère Dominique de Saint-Thomas :

« Il est vrai que parmi les montagnards et paysans de ce pays le diable a introduit ce vice sous couvert de sainteté, de sorte que chaque temple ou lieu de culte principal possède un homme ou deux ou davantage, selon l'idole du lieu, lesquels sont vêtus en femmes depuis leur enfance et parlent de même, absolument semblables à des femmes par le costume, les manières et tout le reste. Avec ces hommes, les seigneurs et les grands s'accouplent charnellement et honteusement aux grandes fêtes, comme par sainteté et religion. J'ai dû en punir deux : l'un était un Indien de la montagne, qui vivait à cet effet dans un temple nommé Guaca, dans la province de los Conchucos, près de Guanaco; l'auteur était de la province de Chinca, tous deux appartenant donc à Sa Majesté [le roi d'Espagne]. Je leur ai représenté la gravité du péché qu'ils commettaient, mais ils m'ont répondu que ce n'étaient pas leur faute, car depuis leur enfance leurs caciques les avaient mis là pour pratiquer avec eux ce vice maudit et abominable, et pour faire d'eux des prêtres et des gardiens des temples des Indiens. De sorte que j'ai appris ici que le diable de ce pays est si habile que, non content de faire tomber les hommes dans un péché si énorme, il leur a laissé croire que c'était une espèce de sainteté et de religion ».

Quant aux résultats de la répression espagnole, ce même Cieza de Léon ne se faisait pas trop d'illusion (chap. XLIX)

« Le capitaine Pacheco et le capitaine Olmos châtièrent ceux qui commettaient ledit péché, et les corrigèrent de telle façon que maintenant, on ne le pratique presque plus. Il est vrai que la foi s'imprime plus aisément dans les jeunes que dans la plupart des vieux : ce qui fait que, vieillissant dans leurs vices, ils ne cessent pas de commettre leurs anciens péchés en secret et sans que les chrétiens puissent les comprendre ».

## LE FAISEUR DE RÊVES

par MICHEL DEL CASTILLO (1).

Michel del Castillo n'est pas un inconnu pour les lecteurs de cette revue; on n'a pas oublié son premier livre : Tanguy.

Il nous donne ici, sous forme de souvenirs, les faits qu'il avait quelque peu transposés pour en faire la matière de ce premier roman.

Souvenirs d'une adolescence trouble et troublée plus encore par la guerre civile d'Espagne qui l'avait retranché de ses parents.

Sur cette première période de sa vie, Castillo préfère garder encore le silence.

Le faiseur de rêves c'est déjà son adolescence. Pseudo-orphelin, il est recueilli par un vague parent, quelque peu policier, qui n'hésite pas à saisir la première occasion pour l'incarcérer dans un orphelinat très différent d'une maison de redressement.

Ces quatre années d'une espèce de baigne ne pouvaient que marquer durement l'auteur.

Dans le monde clos que constitue l'asile Dumos, les amitiés particulières ont leur place toute indiquée.

Mais c'est surtout un monde en proie à la violence, à la sexualité brutale, aussi et surtout à la faim (la gana) où l'amour désincarné de Castillo pour une assez angélique gouape : Florent surprend autant qu'une orchidée sur la banquise.

Castillo en effet ne paraît pas se soucier autrement de réalisation ou tout le moins il n'en dit rien.

Les amateurs des descriptions poussées, des scènes crues seront déçus. Castillo dit beaucoup de choses, mais se livre rarement. A tout prendre cette pudeur paraît préférable aux débordements dont notre littérature est prodigue.

Il y aurait néanmoins un essai à écrire sur les variations infinies du comportement homosexuel.

(1) Julliard. Prix : 15 F.

A s'en tenir aux adolescents, combien les serres chaudes de Peyrefitte peuvent être éloignées de la salle des pas perdus du lycée Henri IV de Jacques Borel (2) à plus forte raison de l'Asile Dumos.

Celui-ci n'écrit-il pas (dans un très gros volume de souvenirs d'enfance où les rapports entre garçons n'ont qu'une faible place) : « aucun sentiment n'intervint jamais chez aucun d'entre nous, dans ces rapports hâtifs, au but très précis... et plus loin, une amitié exaltée comme en existe chez les filles ou entre certains garçons nous eût plus qu'étonnée... nous eût mis... mal à l'aise. »

Pour Castillo les choses sont loin d'être aussi simples et il semble comme beaucoup avoir été fasciné très tôt par la sexualité.

A douze ans, il vagabonde avec un séduisant voyou légèrement plus âgé et est saisi du vertige « de toucher avec lui au fond ».

Une certaine grotte du Parque Guell à Barcelone reste un des hauts lieux de son enfance comme tout garçon sensible en a gravé dans sa mémoire.

Les gens du Sud savent bien que l'heure de midi est la plus inquiétante et il fallait un poète, homophile, ô combien, pour écrire :

« Les démons du soleil occupaient tout le reste ». Castillo et son compagnon redescendent vers la ville, « comme les disciples après la transfiguration ».

Amour de peau, amour de tête, Castillo connaîtra un bien plus durable, plus tragique aussi après son évasion de l'Asile Dumos. S'il avait fait l'apprentissage de l'amour son « ignorance... demeurait pourtant (c'est moi qui souligne) grande ».

C'est aussi ce moment qui justifie le titre général donné aux divers volumes de souvenirs, dont le Faiseur de rêves est le premier, les Aveux Interdits.

Raphaël en effet est un homme mûr, un faux gitan, un trimardeur au passé trouble qui domine et subjugue Michel.

Non seulement il lui apprend l'homosexualité et non plus ses blâmes mais lui inculque le difficile métier de mendiant.

Ce « dur » et le petit bourgeois que Castillo est resté contre vents et marées s'affrontent.

Curieux combat mais pas sensiblement différent de celui que vit tout Arcadien accouplé à un dominateur d'une autre condition (par exemple, Du Dognon dans l'Homme Orchestre)...

Ce que Raphaël hait le plus chez Michel c'est peut-être ce dont il est le plus épris.

Quant à Michel il regrette de ne pouvoir aimer Raphaël comme il le méritait.

Il y a des trêves, des apaisements, mais ils ne durent guère et tous deux baignent dans un climat de violence qui épuise le jeune garçon.

(2) *L'adoration*. Gallimard. Prix : 28 F.

Tandis que l'un se vautre dans la vulgarité, l'obscénité, l'autre prend un ton cinglant.

Castillo saturé d'insultes, de coups n'ose pas partir tant il redoute moins la violence de son compagnon que sa cruauté. Il éprouvait, avoue-t-il « un certain bonheur à se plier aux exigences de Raphaël.

Il confesse qu'aujourd'hui encore il serait bien en peine de dire s'il a aimé son compagnon ou s'il l'a détesté.

Mais n'est-ce pas là de l'amour, au moins sous une de ses formes inférieures?

Il résiste même à la tentation de s'avilir avec un autre vagabond, Paul, flanqué d'un gitan de onze ans.

Et c'est Raphaël lui-même qui insiste pour qu'ils se séparent, non sans un dernier retour dépeint dans cette scène.

« Un homme et un adolescent, vêtus de haillons, mangent des poires dans la cabine W.C. d'un omnibus branlant, ce pourrait être l'image du bonheur ».

Hélas, ce genre de bonheur est fugace et Castillo, après bien des années, « éprouve un cuisant remords à l'idée d'avoir pu renier le souvenir de Raphaël ».

« Il y a des aveux que la société interdit ».

Tel est ce récit rehaussé par une série de personnages : le Chinois, la Pieuvre, les Pincettes, etc..., hauts en couleur, et par plus d'un côté picaresque, sans oublier ces étranges éducateurs que sont le Père Dimien, le Père Noran, Frère Basile, Frère Rouge, ou Monsieur Léon.

Quelques figures touchantes comme Pablo ou Frère Manuel apportent à cette peinture une humanité qui sans eux enlèverait une dimension au tableau.

Au-dessus de tout ceci, reste l'art certain de l'auteur pour nous plonger dans cet univers d'abandon, de désolation qui est une des faces, hélas trop permanente de l'Espagne.

## SINCLAIR.

## CITÉ DE LA NUIT

roman par JOHN RECHY (1).

Ce livre a, paraît-il, fait quelque bruit lors de sa sortie il y a deux ans environ aux Etats-Unis. Et c'est compréhensible.

Ce n'est rien moins que l'odyssée en quatre étapes et des milliers d'aventures d'un prostitué mâle.

Le héros est texan, de parents mexicains, quitte, après son service militaire, la petite ville d'El Paso, sa famille : un père ex-virtuose et compositeur, déchu au rang de gardien de parking, une mère aimante mais qui ne comprend guère ce fils muré en lui-même et épris d'autres horizons.

Il décide de cesser de se tenir à l'écart de la vie « et de plonger dans son flot bouillonnant ».

Il n'avait, proclame-t-il, nul besoin d'une « initiation graduelle ». Et commence le défilé des lieux et des êtres : tapineurs, tapettes, michés de la 42<sup>e</sup> rue, Times Square, et parmi eux son premier client qui lui donne d'excellents conseils : rentrer chez lui, se marier et empêcher la floppée de morveux qu'il ne manquera pas d'engendrer de ne jamais mettre les pieds à New York ou dans aucune des grandes cités-bordels des U.S.A.

Mais le pli est déjà pris, et ces avis, si sages soient-ils, ne seront pas suivis.

Il « aimait trop le bal », pourrait-on paraphraser, un bal où il ne passe pas inaperçu dans le genre résolument viril, dur, indifférent... et (ce qu'il n'est pas en réalité) inculte.

Ces caractéristiques paraissent essentielles pour attirer aux Etats-Unis comme en Europe semble-t-il, le plus grand nombre de michés et sont autant de faux-semblants auxquels ces oiseaux de tout plumage aiment se laisser prendre.

Qui dira jamais l'éternelle naïveté, malgré leur apparente rouerie, de tous ces Machiavels de coins de rue, si prompts à se leurrer ?

Arcadiens mes frères, aurons-nous quelque jour notre Villon pour écrire la ballade « des Durs qui se retournent? »

Mais revenons à notre sujet, un mauvais sujet qui parcourt pas à pas une assez dégradante voie.

De la prostitution en passant par l'alcool, la drogue, on arrive au vol, mais, ce qui peut surprendre, pas au meurtre. Notre héros

se défend même avec plus ou moins de conviction de donner dans le cuir et la violence, notamment dans l'épisode intitulé Neil-Mascarade.

Alternent avec régularité les chapitres tous titrés : Cité de la nuit et les descriptions de tel ou tel cas; le Professeur, Miss Destiny, Skipper, Lance et bien d'autres. Au demeurant une assez parfaite galerie de monstres.

Voyage au bout des Cités de la nuit qui mène le narrateur de New York à Los Angeles et San Francisco, puis à Chicago pour finir à la Nouvelle-Orléans peu de jours avant le Mardi-Gras.

Il faut cesser de fuir devant soi-même, devant la solitude, devant la mort : un homme ne se penche pas sur son passé mais est rejoint par lui dans l'épisode Jeremy - Draps Blancs.

Plus de faux-fuyants, de masques, de miroirs; s'effondrent les barrières d'un « narcissisme défensif » et le héros esquisse un éphémère retour vers une religion à laquelle il ne croit pas.

Le roman, ou plutôt l'autobiographie se clôt au moment où son auteur, revenu dans son Texas natal, s'essaye à comprendre et pense au demeurant que c'est « peut-être aussi vain d'essayer de capturer le vent ».

Et elle est bien vaine assurément cette quête harassante et obstinée où l'auteur se débat comme une volaille derrière un grillage.

Le Mercredi des Cendres n'a pas volé son nom.

Cette œuvre touffue, discordante et parfois verbeuse est assez fascinante : l'autopsie du monde homophile de cet immense pays ne peut laisser indifférent.

Que lui manque-t-il pour être un très grand livre : une certaine dimension poétique et un peu plus de rigueur ?

Il reste que cette danse Macabre échevelée aux quatre points cardinaux est un très curieux monument, une peinture extrêmement vivante et fouillée de ce monde en marge où, hélas, comme le déplore un client anonyme du héros « les gens n'ont pas d'ailes ».

SINCLAIR.

(1) Gallimard. Prix : 24,30 F.

## LE SOLEIL DES DORTOIRS

de ROGER RABINIAUX.

Avec l'automne et la saison des prix les romans, s'abattent comme grêle et plus d'un, sacrifiant à une mode trop répandue, fait une place à l'homosexualité.

Tel est le cas de « la Folle du logis » (1) de Michelle de Saint-Lô; et Dieu sait si l'histoire de cette femme de ménage dont l'esprit sombre peu à peu est lassante. Une seule scène, démarquée de Proust et frôlant le poncif, scène aussi convenue qu'odieuse, sacrifie à ce rite. L'auteur n'aurait rien perdu en la retranchant.

Quant au Ciel des fous (2) d'Alexandre Kalda, pâle reflet de certains écrivains américains, puisqu'il évoque les rapports d'un simple d'esprit, Daniel et son bourreau, Victor, il ne prétend pas traiter de l'amour entre hommes; et cependant le lien est bien étrange et fort équivoque qui unit cet assez mauvais garçon à un « innocent » trimardeur.

Rien n'est souligné et c'est sans doute forcer le trait que de voir dans ces rapports « persécuté - persécuteur » une homophilie latente.

S'il n'en subsiste pas moins une grande ambiguïté dans leur comportement mutuel et si Victor, car il faut bien en terminer, finit par être tué par Daniel, c'est beaucoup plus un rêve qu'une action consciente.

En dépit de maintes longueurs (telles les interminables variations sur les mouettes), le personnage de Victor à mi-chemin entre Saint-Germain-des-Près et le vagabondage présente quelque épaisseur et n'est pas mal dessiné.

L'œuvre reste néanmoins d'un intérêt second.

Plus attachant ne fut-ce qu'en vertu de son titre splendide « Le soleil des dortoirs » (3) de Roger Rabiniaux, mérite qu'on s'y arrête assez longuement.

S'il est bien difficile de ne pas faire un rapprochement avec les Amitiés particulières, tout est changé ici et pas seulement parce que Sainte-Alympe est une école laïque.

Comme beaucoup d'adolescents, le narrateur, il prend bien soin de le dire plus d'une fois, n'aime les garçons que passagèrement.

Ce seuil franchi, aux environs de sa quinzième année, il reviendra aux filles et leur restera acquis.

(1) et (2) Albin Michel. Prix : 12 F.

(3) Buchet-Chastel. Prix : 13,50 F.

Plus honnête que beaucoup, il n'enfouira pas ses souvenirs au plus profond de lui-même, mais prendra quelque plaisir, même s'il s'y mêle un rien de conformisme, à les faire revivre.

Gracieuses silhouettes de Bernard, de Rémy, de Nikitis, non dépourvues de rouerie ou de perversité, Rabiniaux a sû vous évoquer un peu courtement peut-être mais avec charme.

Oh, certes aucun drame dans tout ceci, écorniflage et effleurement du cœur, première gamme sur le clavier des sens et des sentiments.

« Le petit monde des amies » est « un théâtre », un « Sabbat au clair de lune », « une cour précieuse », « un poème en marche », « une école de la passion », où s'exerceront à aimer comme à séduire les garçons les plus promis aux femmes.

Les amis étaient-ils des garçons, des filles? Ni l'un ni l'autre, mais l'un et l'autre suivant un dosage qui pouvait varier d'un instant au suivant. Certaines se proclamaient « lesbiennes » et à y bien réfléchir ce n'est pas un mauvais qualificatif pour un état aussi mouvant.

En définitive l'auteur déclare que les sentiments ambigus de ces garçons l'on aidé à devenir un homme et que s'il aimait leur amour, il n'avait le goût « ni de leur chair ni de leur désir ».

Sommes-nous si loin de l'hôtel de Rambouillet?

Il reste une œuvre aimable, plaisante, d'une lecture aisée et qui pour plus d'un évoquera les heures confuses et troublantes d'une adolescence indécise.

Terminons en abordant une matière moins frivole.

Raymond de Becker est bien connu de notre revue et l'on n'a pas oublié le brillant exposé qu'il fit à **Arcadie**.

De Becker nous donne aujourd'hui un traité intitulé « Rêves et Sexualité » dans la collection de l'Ordre du Jour (4).

L'auteur s'efforce de répondre à deux questions : Qu'est-ce que le rêve peut nous apprendre sur la sexualité? et comment définir la sexualité éclairée par le rêve?

Il n'est pas dans notre propos de procéder ici à une analyse complète de cet ouvrage.

Disons qu'en partant des plus antiques « Clés des Songes » (Égyptiennes ou Babyloniennes) de Becker, se livre à une investigation portant sur les questions soulevées depuis l'Antiquité et le Moyen Âge jusqu'à nos jours par l'analyse et l'interprétation des rêves.

Au passage, il se trouve appelé à apporter plus d'un correctif à la psychanalyse classique notamment en examinant un domaine à peu négligé par Freud : les rêves féminins.

De Becker met en lumière les variations de la sexualité manifestées par la disparition en la résurgence après un temps plus ou moins long de certains thèmes : bestialité, anthropophagie, cannibalisme, etc...

(4) Table Ronde. Prix : 12 F.

Sont évidemment étudiés les états réputés anormaux ou pathologiques et bien entendu les rêves homosexuels.

De la « pédérastie active », l'auteur en arrive à l'homosexualité proprement dite, où de Jung à Genêt, on voit que son éventail est largement ouvert. Signalons un rapprochement assez curieux entre les « Pompes funèbres » et... la « Reine Morte » qui risque de n'enchanter que médiocrement Montherlant.

Pour conclure, de Becker pense que « la sexualité vécue en elle-même et pour elle-même ne suffit pas à conférer à l'être humain le bonheur » et « qu'il existe autant de névroses par le refoulement du sens métaphysique et religieux de l'existence qu'il en existait autrefois par le refoulement de la sexualité ».

« C'est donc par l'intégration de la sexualité dans la religion ou par la découverte de la transcendance propre à la sexualité... que le sentiment de plénitude peut être atteint. »

« L'essentiel est aujourd'hui de surmonter la dissociation dont l'homme d'Occident est victime et de la surmonter, non par une simple régression à la vie sexuelle originelle, mais par une intégration de celle-ci dans la conscience que la démarche chrétienne a permise. »

Conclusions dont on peut sans doute discuter, mais dont on ne saurait méconnaître la noblesse...

SINCLAIR.

---

Der Kreis      LE CERCLE      The CIRCLE  
paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :  
50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE. case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80-00-80

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI<sup>e</sup>)  
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)  
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL \*\*

Bon accueil dans un cadre sympathique  
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI<sup>e</sup>)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Étoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

## « CHEZ MARIA »

*Spécialités bretonnes*

Arcadiens, faites-vous connaître,  
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV<sup>e</sup>)  
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

## HOTEL P.L.M. \*\*

*Entièrement rénové*

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

*Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé*

## LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17<sup>e</sup>

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

*Réservez votre table*